

Après sept ans, trois quarts d'heure de liberté

Léo Lévesque

Numéro 15, automne 1982

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/15966ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (imprimé)

1920-9363 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Lévesque, L. (1982). Après sept ans, trois quarts d'heure de liberté. *Moebius*, (15), 41–61.

LÉO LÉVESQUE

Après sept ans, trois quarts d'heure de liberté *

Aujourd'hui, je n'ai pas eu à me rendre aux ateliers. Il n'y a que le vieil homme et moi dans le pavillon; le vieillard, mon voisin, pour se reposer, et moi, pour attendrea ipo se. J'ai l'habitude de m'étendre assez aisément sur le tic-tac mais là, c'est comme si je retenais l'espoir d'un souffle sur la femme qui ne vient pas.

(BRUIT SOURD CONTRE LE MUR)

Vieil homme — Jacques! Jacques!

(SILENCE)

Vieil homme — J'sais qu't'es là. Pourquoi qu'tu réponds pas? ... Viens à ton châssis.

(NOUS ENTENDONS LE GLISSEMENT DES FENÊTRES SUIVI DU CRI DES GOËLANDS.)

Vieil homme — T'en fais pas, Asile, il faut ben y passer un jour ou ... (BRUIT INFERNAL D'UN TRAIN) Tu peux pas t'imaginer comment j'déteste ce bon yeu d'train-là. A chaque jour, y m'coupe la parole pis en plus, y m'tire de mes rêves. Y ont rien oublié pour nous écoeurer. (CRI DE GOËLANDS) Pis ces maudites grosses affaires blanches-là, y mangent toutt le pain des p'tites bêtes. Eh! baptême qu'y dégringoleraient sus l'rocher Percé, si j'avais un fusil ... Pis toé, Asile, t'es attires quand tu leur donne ton pain, mange-le donc à place, donnes-en pus... T'as pas r'çu d'permission encore, hein?

Je ne lui répons rien parce que je nourrirais son besoin de lui-même. La plupart des personnes âgées qui ont transporté en-dessous du bras et sur l'épaule de grosses poches de misère, ne savent dire qu'en fonction du déjà vu. Pour elles, notre quotidien revivifie leurs durs souvenirs, et ainsi s'épuisent-elles d'avantage.

Vieil homme — Excuse-moé deux minutes, y faut

* Originellement écrit pour la radio, ce texte a été légèrement modifié pour cette publication.

qu'j'alle la faire pleurer. (BRUIT SOURD DE PAS QUI SE TRAINENT SUIVI DE L'ÉCOULEMENT D'URINE ET DU DÉCLEN-
CHEMENT DE LA CHASSE D'EAU)
Maudit vieux fou, j'allais complètement oublier ... aye, Asile, Patate m'a laissé un billet pour toé à matin.

Je ne vais jamais au déjeuner du lever; les bruits d'ustensiles des cent quelques gars me sont insupportables et les visages endoloris me rapprochent trop d'une certaine réalité. Je préfère prendre mon café à même l'eau du lavabo.

Vieil homme — Envoye-moé ton ch'val.

La corde déroulée, j'y attache un livre. Un peu nerveux, je balance le tout entre les barreaux et Pépère tente de l'attrapper.

Vieil homme — Ca va faire quinze fois qu'j'patauge mon p'tit gars dans ces prisons icitte. Au grand jamais y ont voulu m'donner un p'tit quelque chose, pis quand ma femme est morte, j'ai rien d'mandé. C'est vrai qu'à l'était en Angleterre, mais ça fait pas de différence...

Jacques — L'as-tu Sonpère?

Vieil homme — A s'est poussée là-bas. Ben oui! Sordite folle... C'est-tu d'ma faute si j'bois?

Jacques — L'vois-tu mon ch'val?

Vieil homme — Non mais si tu penses qu'j'm'as d'mander d'quoi à c'te monde-là... Balance-le plus fort... O.K. Jacques j'le tiens l'enfant d'nanane. (RIRE)

Jacques — Fais ça vite... y a un screw qui s'en vient.

Vieil homme — J'ai servi l'armée, moé. Et pis j'ai fait le front, j'exige le respect. Si y en a qui vivent aujourd'hui, c't'un peu grâce à moé, pas vrai... Envoye, tire, Asile.

J'ouvre l'enveloppe, la tête appuyée aux barreaux chauffés par le soleil. A l'intérieur, un dessin de clown qui sourit et à l'endos mon ami a écrit un poème.

«Il faut le voir
Avec ses grands yeux d'ivoire noir
Le voyou, l'assassin

Une fleur à son cou
Et le voilà tout doux
Allons, allons, valsons nos amours.»
Patate. Ben ben ben des becs.

Et il ajoute: les souliers sont à l'endroit prévu. Bonne chance.

Vieil homme — Es-tu encore là, Jacques? ...
Pourquoi tu m'réponds pas? ...
J'sais qu't'as d'la peine ...
J'espère ben qu'tu f'ras pas d'follies,
hein, Asile?

(UN GARDE, DE L'EXTÉRIEUR, VÉRIFIE LES BARREAUX DE CHAQUE CELLULE A L'AIDE D'UN MARTEAU. IL COGNE SUR CHACUN D'EUX. AU COURS DU MONOLOGUE, LE BRUIT DU MARTEAU PROGRESSE EN MÊME TEMPS QUE LA VOIX DU VIEILLARD S'ÉLÈVE.)

Vieil homme — L'aut'jour, un jeune garde m'a dit:
«Si vous n'aimez pas ça la prison,
pourquoi y r'vendez-vous tout l'temps?»
J'savais pas quoi dire. Pis, j'm'ai fâché
et pis j'y ai dit d'aller s'faire sécher
l'nombril si y voulait parler avec moé.
(RIRE) Je l'ai ben eu.

(LE GARDE QUI VÉRIFIAIT LES BARREAUX EST RENDU A LA HAUTEUR DE LA CELLULE DU VIEILLARD.)

Garde 1er — Enlevez vos doigts sur les barreaux si vous n'voulez pas avoir mon marteau d'sus.

Les yeux un peu tristes du jeune gardien mais d'un bleu perçant m'arrivent. Il est costaud et grand, et moi, petit et pas costaud du tout. Il tient fermement son marteau et moi les barreaux. Nous sommes du même âge. J'ai le corps nu et lui, conforme à l'uniforme. Dans sa main droite, le marteau. Nos regards se perdent comme un jour de pluie, l'un dans l'autre. Nul ne bronche. Sur son cou musclé, juste au-dessus de son collet, de grosses veines s'enflent. On n'a sûrement pas tenu compte de la colère au moment de l'essayage.

Brusquement, le doigt ferme, il fait basculer sa

casquette et son insigne vers le ciel. Une petite couette blonde apparaît sur son front mouillé. Les jambes bien cambrées, il me fixe toujours... (SON: BRUIT VIOLENT DU MARTEAU SUR LES BARREAUX.) Je sens mes genoux fléchir. Mes mains tiennent encore les barreaux mais ce n'est que pour ne pas tomber. Je regarde le marteau brisé. Lui et moi ne faisons qu'une seule et même chose. La porte de ma cellule s'ouvre bruyamment.

Garde 2e — T'as r'çu la permission, suis-moé.

Je le regarde une autre fois et, dans le frisson du moment, je vois la haine, le mépris. J'ai perdu. Ce jeune homme est mort. Plus rien ne nous relie et j'ai mal.

Garde 2e — Aye Blondie! ... Blondie!

Je le vois se pencher sur moi. Je suis toujours accroché aux barreaux.

Garde 1er — Que c'est qu'tu veux?

Garde 2e — Vas-t-en en avant, y faut qu'on l'escorte.

Garde 1er — Qui ça?

Nos yeux se sont encore rencontrés.

Garde 2e — Lui c't'affaire, y a eu une permission pour aller voir son père.

Je le regarde toujours et lui pas. Mon coeur bat.

Garde 2e — T'en viens-tu ou pas?

Jacques — Oui! Oui!

En passant dans le grand hall, j'entrevois le vieil homme couché sur son lit. Je l'entends pleurer. Nous arrivons à une porte électronique.

Garde 2e — Veux-tu ben me dire où qu'c'est qu'tu t'en vas comme ça?

J'me rends compte que j'suis sans souliers ni chemise. Je retourne à ma cellule en courant pour mettre mes bottines et mon gilet. Je vois le garde faire signe au contrôle. (BRUIT DE PORTE) Nous montons un petit escalier, mon escorte fait encore un signe au contrôle. (BRUIT DE PORTE UN PEU PLUS FORT.) J'ai parcouru ce trajet des dizaines de fois. Mais cette fois, les couleurs, les sons n'ont plus du tout les mêmes

nuances. Je ne me sens pas mal mais je n'ai jamais eu si hâte de voir le soleil. Nous sommes de nouveau en attente. (BRUIT ENCORE PLUS FORT DE LA PORTE QUI S'OUVRE SUIVI DU CRI DES GOËLANDS ET DES PETITS OISEAUX.) Enfin, baigné de lumière et de jour, je vais comme ces petits points là-haut, franchir les murs. Je sens sous mes pieds le respir de la terre... Encore quatre portes puis je reverrai la rivière. Les trois arbres géants qui longent la clôture sont-ils toujours là? Tels des bêtes de race avec de gigantesques pattes fleuries. Ils étaient si vieux et ... cela fait sept ans. Nous arrivons à l'administration. (BRUIT DE PORTE.) Nous entrons dans un petit portique (BRUIT DE PORTE.)

Arrivé dans la salle d'attente, je revois le jeune garde marteau. Le dos appuyé contre le mur, les jambes et les bras croisés, il mâchouille quelque chose, la casquette vers le sol.

Garde 2e — Assis-toé là.

Je m'assis sur le grand banc de bois et j'attends avec le jeune garde qui ne dit rien. J'en profite pour essayer de réfléchir. Ma première escorte est d'un certain âge. Et il semble prendre ma sortie assez calmement. Mais lui ... (BRUIT DE PORTE.)

Garde 1er — As-tu fini?

Garde 2e — Non, y faut que j'rencontre le directeur.

Garde 1er — J'm'a l'fouiller en attendant.

Garde 2e — Ouille, fais donc ça.

Je me suis dirigé vers le vestibule. C'est ici qu'on nous fouille avant et après la visite de nos proches. Le jeune garde est dans l'encadrement de la porte, le cou renversé. Il sort une lampe de poche de son sac.

Garde 1er — Vide tout c'que t'as sur toé pis déshabille-toé tout nu. Lève tes bras ... Tourne-toé vers moé ... Ouvre tes jambes.

SILENCE

Garde 1er — R'tourne-toé ... Penche-toé pis écartille tes fesses avec tes mains.

SILENCE

Garde 1er — Es-tu sourd? Ecartille pis penche ...

Je vois les souliers. Patate a travaillé tellement fort pour moi.

Garde 1er — C'est la dernière fois que j'te l'dis.

Instantanément, j'ai obéi.

Garde 1er — O.K. Ouvre ta bouche à c't'heure.

Il s'approche, inspecte mes cheveux longs, touche à mes oreilles.

Garde 1er — Qu'est-ce que c'est ça?

Mon anneau. J'avais oublié.

Garde 1er — Donne ça pis tiens-toé pour rapporté.

Il me donne des vêtements propres et neufs puis, il prend les souliers que Patate a placés là pour moi.

Garde 1er — Essaye ça ... C'est-tu correct?

Jacques — Ouais.

Je retourne à mon banc. Les secondes coulent lentement, J'observe l'homme qui tourne en rond dans une cage en verre avec à la main un fusil noir. (BRUIT DE PORTE) Ce n'est pas pour moi mais j'aime bien voir cette femme. (PICOSSEMENT DE TALONS HAUTS) J'aimerais tant qu'elle soit mon agent de classement, je lui offrirais des pissenlits, je la recouvrirais de moi-même. (BRUIT DE FEUILLES QUI TOMBENT) Je me précipite pour lui aider et elle me remercie avec la main du laisser-faire. Sa robe découvre le derrière de ses cuisses et ses bras allongés m'offrent ses aisselles. Je sens une chaleur courir à mon échine comme au temps de mes quatorze ans où je regardais ma mère penchée, dans la cuisine, à trier notre linge sale. (BRUIT DE CHAINES)

Ma première escorte remet les chaînes au jeune garde.

Garde 2e — Place-toi à genoux sur le banc.

Il accroche le métal froid à mes chevilles et l'autre me tend un crayon pour que je réponde de ma liberté. Les engagements contresignés, on me met les menottes aux poignets et une porte s'ouvre pour nous. (BRUIT DE PORTE SUIVI DES WALKIES-TALKIES: «ALPHA-3 APPELLE TROMPETTE-9, RÉPON-

DEZ.) Et nous présentons nos papiers conformes aux règlements. Nous passons la dernière porte. (BRUIT TRÈS FORT DE LA PORTE)

Les grands arbres sont toujours là. Ils sont en mourant aussi beaux que jadis, rien ne retient leur souffle, ils s'éteignent en chantant. On a retiré les buissons et les fleurs à leur pied et leurs griffes ont été recouvertes d'asphalte.

Les portières de l'auto s'ouvrent et je prends place à l'arrière. (BRUIT DES PORTIÈRES)

Garde 1er — T'essayeras de ben t'conduire si tu veux pas avoir de troubles pis comme ça, on va t'grafigner un bon rapport pour l'administration.

Garde 2e — Tu s'rais ben fou d'être cave, y t'reste cinq ans dans l'plus. (BRUIT DU DÉMARREUR)

Jacques — C'est certain ça.

Garde 2e — C't'en plein d'même qu'y faut prendre ça.

Garde 1er — Tu fais la vie comme sentence, hein?

Garde 2e — Ouais, mais y est sur l'ancienne loi.

Garde 1er — T'es éligible après dix ans?

Garde 2e — Ca fait-tu longtemps que tu l'as vu ton père?

Jacques — Une couple d'années.

Garde 1er — Comment ça s'fait qu'tu vas pouvoir sortir dans dix ans, toé? C'est pas rendu vingt pis vingt-cinq ans as't'heure?

Garde 2e — Y est pas sur la nouvelle loi.

Garde 1er — Peut-être ben mais y sont pas obligés d'l'libérer après dix ans. Y peuvent le r'tarder comme y veulent.

Jacques — Toé, t'aimerais ça m'voir accroché au bout d'une corde.

Garde 1er — Tu pense pas qu'tu s'rais pas mieux mort que d'faire vingt-cinq ans.

Garde 2e — Tu veux-tu m'arrêter ça. (GRAND BRUIT DE FREINS)

Garde 1er — Tu l'as frappé.

Garde 2e — Si tu t'fermais un peu aussi!

Je regarde l'animal au milieu de la route.

(SILENCE)

Garde 1er — Quand l'syndicat a réclamé la peine de mort au lieu de vingt-cinq ans éligible, c'est quoi qu't'as voté?

Garde 2e — J'ai rien voté pis débarque, christ!

Garde 1er — Débarque, c'est facile à dire. Pis eux-autres quand y tuent ... dis-moé donc toé, pourquoi en 1970 t'as frappé un garde à prison de Rivière-du-Loup?

(SILENCE)

Garde 1er — Hein pourquoi?

Jacques — J'étais jeune.

Garde 2e — C'est vrai ça, on en fait des gaffes quand on est jeune.

Garde 1er — Jeune comme tu voudras.

Nous sommes maintenant près de la rivière. Chacun à sa façon écoute dans le silence des couleurs du jour. La rivière n'est plus aussi large qu'avant, on l'a contrainte pour accorder plus d'espace au noir de la route. Sur la rive, d'énormes pierres retiennent son élan.
(KLAXON)

Garde 1er — Qu'est-ce qu'y veut lui?

(CRISSEMENT DE PNEUS)

Le chauffeur montre son doigt à notre conducteur.

Garde 1er — Jeune tête effrayée.

Un feu de circulation oblige le jeune chauffeur à s'arrêter. Le garde à la couette blonde met sa casquette puis descend sa vitre. (BRUIT DU TRAFFIC)

Garde 1er — P'tit fra'chier, j'ai ton numéro. Talheur, tu viendras crier à l'injustice.

(BRUIT EFFRAYANT DE PNEUS)

Je regarde la nuque du jeune garde et souris à l'idée d'une telle distraction ... Je sens avec douceur et en même temps avec crainte la petite lame dans la fausse semelle de mon soulier.

Nous entrons dans un village. (CRI ASSOURDISSANT D'ENFANTS QUI JOUENT) Les enfants jouent sur le trottoir. Est-ce que j'en vois plus qu'il y en a? Suis-je réel ou pas? Je respire le parfum délicat de

leurs mouvements. J'ai peur de pleurer. Ca fait longtemps que j'en ai vus et là, le sourire blanc de leurs yeux, la fièvre de leurs souffle m'arrache de mes chaînes. Enfin, la douce et tendre vie crie, chante, danse ... (BRUIT DE PORTIÈRE D'AUTO QUI S'OUVRE ET SE REFERME.) Nous sommes arrêtés tout près d'eux et le jeune garde est parti se ravitailler en cigarettes, je cache mes mains non pas que j'ai honte mais je ne veux pas les troubler. Je remarque que les enfants s'arrêtent et prennent un air d'excuses, comme s'il s'agissait d'un roi, lorsqu'une grande personne passe. (BRUIT DE PORTIÈRE) Le souvenir de ma petite tendrement me revient. Je l'ai vue pour la première fois il y a sept ans. Aujourd'hui, je ne la reverrai pas, je ne sais plus où elle est. La dernière fois que j'ai écrit à sa mère, je lui ai dit :

«... Bonjour, j'ose espérer que tu es de retour et que l'empreinte de la montagne ne t'as pas quittée.

Tu sais mon amie, il y a des fois où je me sens devenir fou et d'autres fois, c'est le contraire. Le psychiatre me conseille de prendre des médicaments, il dit que ça m'aiderait à vivre dans la sécurité de mes émotions. Bon, parlons un peu de nous. Ca fait un bout de temps que je mijote de te dire que ce qui contribue à créer une barrière entre nous c'est notre différence de monde et l'importance que nous accordons à ce que nous sommes comparativement l'un à l'autre. De par ma situation j'ai tout perdu: je n'ai pas su répondre à l'image que tu te fais du père sérieux. Pourtant, mon père et ma mère ont su répondre à cette image et personne chez moi n'a vraiment reçu d'amour. Cette constatation m'a permis de comprendre ce que mes parents ont vécu. Je ne veux pas me rapprocher de vous que pour me sentir moins seul et plus dans le monde. Est-ce que tu comprends?

Je t'en prie et t'embrasse!
Jacques (no. 121322) »

Garde 1er — Ca va correct, toé là?

Je lui fais signe que oui.

Garde 1er — T'as ben chaud.

Jacques — Ca m'arrive des fois.

Garde 1er — Comment ça?

Jacques — Comme ça.

Garde 1er — T'as-tu déjà été sus les soins du psychiatre?

Je passe ma main sur mon front et ne lui répond rien.

Garde 1er — Tu pourrais pas aller plus vite?

Garde 2e — On arrive sus la grand'route là.

De quoi pouvait bien avoir l'air ma petite et que pouvait-elle bien faire?

Garde 1er — Passe-moé le volant, câlisse!

Garde 2e — Prends-sus toé.

Garde 1er — Tu dois être le genre qui lave la vais - selle de ta femme, toé.

Garde 2e — Ouaille, pis?

(RIRE DU JEUNE GARDE)

Garde 1er — Bon, ben là, tu peux rouler.

Nous entrons dans les grands espaces verts. La forêt, les boisés. Ici-et-là, de petits ruisseaux. Sur les bords des ravins herbés, des fleurs sauvages soufflent leur parfum et un grand ciel de filaments pourpres fonce sur nous comme le soir. Un jeune garçon se tient en équilibre sur le garde-fou d'un petit pont de bois. Il lance des cailloux à bras ouverts comme pour mesurer son âge et son audace. Des jeunes filles se tenant par la main longent la route. Un air me vient à l'esprit, une chanson que moi et un ami avions composée dans un petit cocron de l'institution. Ca s'appelait:

«Hymne à la femme»:

«J'ai un morceau de chandelle dans
le coeur,
pis des charbons dans les yeux
j'entends des sons pleins de couleurs
pis des silences fiévreux ...

J'marche sur un tapis d'satin
Ya des arbres en fleurs
Pis d'l'eau et des p'tits ravins
Avec un grand ciel rêveur ...
ô que vous êtes belles.

Mes yeux encore assoupis
au son mousseux d'une rivière
les bourgeons ont fleuri
pis les jeunes filles ont grandi, fières ...

Caressé par les blés au front d'or
de juillet
J'allais par les sentiers
Cueillir le parfum des oeillets ...
ô que vous êtes belles.

Une main contre mon coeur
et l'autre dans mes cheveux
A mes lèvres une douceur
pis un souffle éperdu ...
A la rosée fondante
sous mes pas tranquilles
Une brûlure ardente
recouverte d'un doux vent paisible
ô femmes que vous êtes belles.»

Au tournant de la route, beaucoup plus loin, un nuage gris annonce la grande ville.

Garde 1er — On va t'enlever tes chaînes pis tes menottes là-bas, au Salon.

Garde 2e — Dis-toé ben qu'on va t'avoir à l'oeil.

Jacques — C'est pas mon jeu de faire une bêtise.

Garde 1er — T'auras pas la chance d'en faire.

Déjà, je sue. J'ai hâte que nous arrivions. Nous venons de traverser un gigantesque pont et les tristes maisons défilent sous mes yeux apeurés. Je n'aime pas la ville. Les autos, comme de monstrueux troupeaux, gagnent du terrain avec la fièvre des gagnants et je vois que notre conducteur en ressent le tragique sans pourtant le savoir. Je me sens fatigué et me laisse conduire en fermant les yeux. (ROULEMENT DE L'AUTO)

Nous nous arrêtons devant l'Ecole Nationale de Théâtre.

Garde 1er — As-tu déjà été là?

(SILENCE)

Garde 1er — Han, connais-tu ça, c'place-là?

Jacques — Un p'tit peu.

Une fois, à la juvénile, le juge et tous ceux qui le secondent avaient tenté d'avoir mon père et même le frère de mon père, celui qui me haïssait parce que je lui avait brisé le nez à cause d'une chicane avec ma mère. Je me revois encore dans le passage de notre vieille maison, penché pour tenter de voir les fesses de ma mère, et elle qui se retourne.

- Mère — Oûsqu'y est la pinte de lait?
Garçon — J'ai perdu l'argent.
Mère — M'a t'en faire moé, t'es mieux d'la r'trouver pis de r'venir avec du lait.
Garçon — J'dois l'avoir perdu dans neige ... C'est quoi qu'on mange? ... Pas encore d'la saucisse.
Mère — J't'ai dit d'r'trouver l'argent.
Garçon — Comment voulez-vous que j'la r'trouve, r'gardez dehors le temps qu'y fait.
Mère — La p'tite c'est quoi qu'à va boire?
Garçon — C'pas d'ma faute.
Mère — T'es rien qu'un p'tit chien sale.
Garçon — Si moé j't'un chien sale, toé t'es t'une chienne parce que c'est toé qui m'as mis au monde.
Mère — Tu vas voir minque ton père arrive à soir ... Envoye, trouve l'argent parce que j'appelle la cour du Bien-être social.
Garçon — Mais, man, j'ai essayé d'la r'trouver.
Mère — Tu sais ce qu'y a dit le juge la dernière fois ... J'ai juste à appeler pis y vont v'nir te chercher ...
Garçon — Essaie d'y toucher au téléphone pour voir ... Envoye essaie!
Mère — T'es rien qu'un p'tit bâtard.
Garçon — Pis toé une sale chienne de salope, de putain ... Mon père c'est même pas mon père maudite vache ... T'essayes pas d'y toucher au téléphone.

(LE BÉBÉ PLEURE)

- Mère — Attends tu vas voir que ton père va l'savoir.
Garçon — Tu y diras.
-

Ma mère avait tenté de s'approcher du téléphone et elle avait glissé par terre. Dans un élan de tendresse, j'ai voulu lui aider.

Mère — Touche-moé pas, j'm'as appeler, y vont venir te chercher tu vas voir.

Garçon — Fais pas ça, man.

Elle n'a pas voulu m'écouter et j'ai vu noir. J'ai arraché le téléphone et j'ai donné un coup de pied sur la table et je pleurais. (PLEURS DU GARÇON ET FRACAS DE LA TABLE ET DU TÉLÉPHONE) Ma mère s'était enfuie chez la voisine pour appeler mon oncle Ferdinand, et celui-ci est venu aussitôt.

Oncle — T'es ben mieux de t'nir tranquille, toé mon p'tit câlisse ... Tu vas voir, moé!

Garçon — C'qu'y s'passe ent'ma mère ...

Oncle — J'l'ai toujours dit qu't'allais finir sus l'échafaud.

Garçon — Allez-vous-en d'icitte!

Oncle — Ferme ta gueule! ... J'suis l'frère à ton père pis on s'en vient t'chercher ... Ca va t'faire réfléchir un peu.

(DEPUIS LE DÉBUT DE CETTE SCENE, EN ARRIÈRE-PLAN, LE BRUIT D'UNE VIEILLE LESSIVEUSE)

Garçon — J'irai pas. M'as toutt vous tuer mes hosties.

Oncle — Tu vas voir quand y vont arriver.

Garçon — T'es rien qu'un vieux vicieux ... (PLEURS DU GARÇON) J't'ai vu pincer les fesses à ma mère pis, c'est toé qu'y a volé la belle montre à mon père ... Ote-toé d'dedans mon ch'min.

Oncle — Vas t'rassoir.

Je me suis mis à courir autour d'la table.

Garçon — Otes-toé que j'te dis. (PAS PRÉCIPITES DU GARÇON QUI COURT AUTOUR DE LA TABLE) Otes-toé! Otes-toé! Otes-toé!

Comme les policiers arrivaient, j'ai frappé mon oncle au visage de toutes mes forces.

Mère — Monsieur, monsieur, y a juste quatorze ans.

Les policiers m'avaient battu et menotté. Par la suite j'avais comparu devant le juge et c'est à ce moment qu'on avait tenté d'avoir mon père.

Père — Ca t'tent'rait-tu d'aller apprendre un métier, gars?

Garçon — Que c'est qu'tu dis là?

Père — Ben, tu pourrais aller au Mont Saint-Antoine pis ...

Garçon — J'm'as m'évader si j'vas là!

Père — Que c'est qu'tu vas faire dans vie, gars?

(SILENCE)

Garçon — Toé aussi tu veux m'abandonner?

Père — Ben non, tu sais ben, gars.

Garçon — Dis-leur qu'tu veux pas, que moé aussi j'veux pas.

Père — C'est correct, gars, j't'abandonnerai pas.

Mon père était reparti en silence, sans me toucher ni m'embrasser, mais j'ai été libéré. Seize ans plus tard, mon père ne m'avait pas encore lâché. Dans sa dernière lettre, je l'entends m'écrire:

«Bien cher fils.

Je prends un moment pour t'écrire quelques mots pour te donner de nos nouvelles qui sont bonnes et ça va bien à la maison. J'ai bien hâte de pouvoir m'asseoir sur le balcon pour prendre un peu d'air. L'hiver, je trouve le temps bien long. Encore un mois et je vais pouvoir sortir un peu avec mon chien Moustique, me promener ça fait du bien pour les jambes. Ton oncle Ferdinand vient me voir une couple de fois par mois, il va bien, il pleure moins. Je crois que je vais fermer ma lettre en te souhaitant bonne chance et dans l'espoir de te voir arriver bientôt.

Ton père et ta mère,
mille baisers.»

Garde 2e — C'est ben icitte hein?

Garde 1er — C'est ça, on est rendu.

Le Salon est là. Le garde à la couette blonde ouvre la porte pour moi. (VOIX ET CHUCHOTEMENTS DES VISITEURS)

Garde 1er — Oublie pas d'être régulier.

Jacques — J'oublierai pas, jamais j'oublie.

Machinalement, je prends le couloir qui me mène où repose mon père. (LES VOIX DEVIENNENT PLUS PRESENTES) Quel spectacle! Jamais je n'ai vu mon paternel dans un tel accoutrement: cravate à pois, chemise brodée, veston du parfait bourgeois, coussin bleu de velours et avec, entre ses doigts, des prières de perles.

Oh! S'il fallait qu'il se réveille, voir comment on l'a bariolé. A présent, j'sais p'pa d'où vient la peur qu'ont les gens de voir un mort s'asseoir dans sa tombe. Je m'approche de lui, je passe ma main dans ses cheveux, je touche son visage: quelques larmes roulent sur mes joues, je me sens drôle. Je me penche pour l'embrasser et quand mes lèvres frôlent les siennes, tout mon corps, soudainement, se met à trembler. Je tombe sur mes genoux non pas pour prier, mais pour ... sacrer: il est comme de son vivant, froid!

Il me reste encore vingt minutes? Je descends au rez-de-chaussée où des gens semblent m'attendre. Dans un coin, une grande dame seule que je ne connais pas, me regarde. Discrètement, je lui fais un sourire. Elle n'y répond pas, détourne la tête. Elle doit sûrement savoir que je suis l'excrément démentiel de la famille.

Ce qu'elle est belle cette grâce! Dans mon sang, une douce ardeur de feu, que je sais étrangère à la tiède chaleur de l'alcool. En l'espace d'un instant, je me retrouve dans les hauteurs. L'idée me vient d'aller lui dire combien je m'émerveille de sa beauté. Je désirais entendre sa voix, éprouver de plus près les fibres de son aura, frissonner sous la palpitation veloutée de ses seins. La tête me brûle comme un flambeau de cire. Il vaut mieux ne pas bouger, cela est plus sûr. D'ailleurs, à l'étage au-dessus, les deux gardiens veillent sur ma conduite d'en-bas. A la moindre alerte je les verrai surgir. N'importe quoi ... mais ... pas ça!

(ON ENTEND TRÈS LOIN LA VOIX DU FRÈRE)

Mon frère vient de me rappeler que je dois partir. Je dois avoir l'allure un peu bizarre car, personne ne m'as adressé la parole.

Je regarde une dernière fois la dame, nos yeux se rencontrent, pour la première fois, elle me caresse du regard. Elle est comme un soleil d'aurore. J'ai très chaud, mon coeur danse et danse de joie, j'ai peur de ce trop plein de vie! La congestion douloureuse de mes

tempes me rappelle un danger. Sans trop savoir comment, je parviens à demander à mon frère: «Marcel, qui est-elle?» Qui ça, me dit-il? Je lui désigne l'endroit où est assise la femme qui toujours ne cesse de me sourire. Présente-moi, que je lui ai crié? Mais Jacques, je ne vois personne dans ce coin, qu'il me dit. Je regarde mon imbécile de frère: il ne veut pas que je prenne la main de cette glorieuse ... mais je ne me laisse pas avoir et me lève, bousculant mon frère et vascillant comme un enfant malade, je me rends devant l'horrifiante vérité: la femme n'est plus là. Je veux mourir. Le corps tordu, je pleure. Mon frère s'approche: «Qu'as-tu, Jacques?» Et derrière lui, je vois les deux gardes. J'ai, mon frère, beaucoup de peine pour la mort de p'pa.

Une de mes escortes ouvre la porte pour moi.

Garde 2e — T'as été régulier, t'as pas oublié et nous, on n'oubliera pas d'écrire un bon rapport à l'administration pour toi.

Garde 1er — On va être correct. On va juste te mettre les menottes pour te ramener.

Je n'arrête pas de pleurer. Rendu sur le siège arrière de l'auto, je laisse ma tête tomber sur le dossier de devant. (BRUIT D'AUTO QUI DÉMARRE ET QUI ROULE) Tout en pleurant, je retire le couteau et les clés de menottes dans mon soulier. Je glisse la lame sous ma cuisse gauche et la clé de menottes dans ma bouche. Je parviens à les ouvrir et il me reste plus qu'à attendre le bon moment. Aucun des gardiens ne m'adresse la parole. J'ai peur, très, et quand tout à coup je vois le moment, je ne parviens pas à agir. Suis-je devenu si faible? Ils regardent vers le devant. La tête renversée, je pleure toujours. Je les vois au travers de la chaleur de mes larmes et puis, je prends un grand respir. (BRUIT DU CORPS-A-CORPS) D'une rage glorieuse, je tiens le jeune garde à la couette blonde. Je sens la chaleur bouillante de son sang contre moi. Ma joue est contre la sienne. Je domine la situation, ses jambes doivent se mourir, la force de ses trente ans l'ont abandonné.

Jacques — Toé, l'chauffeur, prends ça ben tranquille si tu veux pas que je l'saigne.

Garde 2e — Pourquoi tu fais ça, on t'a rien fait nous autres, pourquoi tu fais ça?

Le jeune garde fait un faux mouvement. (CRI ÉTOUFFÉ, CORPS-A-CORPS) Le couteau le perce près des yeux. (HURLEMENT) Il tente de prendre son arme, c'est l'erreur. Il perd l'équilibre et je dois le tuer. Le conducteur perd aussi le contrôle ... (BRUIT DE L'ACCIDENT SUIVI DE LA SIRÈNE DE POLICE)

(PAUSE)

J'ai cessé de pleurer et des morceaux de lumière percent le décor. Au pire, j'aurais été libre d'ici huit ans. Mais là, c'en est fini pour moi. (BRUIT DE PORTE) Je suis couvert de sang sec et ce n'est pas le mien. Il était comme moi, jeune, et j'ai coupé le fil. (DES PAS QUI VIENNENT) C'est le soir. Trois policiers m'apportent mon dîner et l'un d'eux crache dans mon cabaret. (BRUIT DE PORTE)

Policier — R'cule au mur le chien

(BRUIT DU PLATEAU QU'ON DÉPOSE SUR LA TABLE SUIVI DU BRUIT DE LA PORTE QU'ON REFERME)

Ils sont jeunes et j'admets avoir perdu. Je me sens petit et un peu désemparé. Mais, je n'ai pas envie de lâcher. Le sentiment qui m'habite ne me le permet pas. Et pourtant, cette violence me répugne. Toujours, j'ai été ainsi. Quand à la juvénile, au moment de mes treize ans, je réagissais comme un chien de ruelle résigné. Mais dans mon coeur, la force restait intacte. Je regarde mon cabaret. Je ne mange pas. Je pense à Patate, il doit savoir à présent. Les journaux, la télévision ... ça va si vite et tout ce monde qui doit parler de moi. De jeunes policiers vont et viennent en me regardant. Une femme police claque du talon. Avec le nez droit et les yeux fixés sur mon sort pendant que moi je regarde ses fesses froides et dures. Deux policiers, ferrés et en civil, s'arrêtent devant ma porte. (BRUIT DE PORTE QUI S'OUVRE)

Policier 1er — Suis-nous.

(BRUIT DE SOULIERS FERRÉS) Je me rends compte que je n'ai pas de chaussures et que je suis tout nu et vraiment petit. Le silence m'accable.

Jacques — Y'm'semble que j'te connais toé.

Policier 1er — J'sais pas mais là, tu vas m'connaître.

(SILENCE)

Jacques — Ouais, ouais, j'me souviens (BRUIT DE PORTE), j'me souviens parce que tu sentais l'alcool. (RIRE) Ca fait tellement longtemps. T'étais venu m'arrêter chez-nous.

Policier 1er — En quelle année ça?

Jacques — J'sais pas.

Policier 2e — T'en a fait une belle c'coup icitte mon p'tit bonhomme. (SILENCE)

Policier 1er — Tu vas voir que quand tu t'attaques à un des nôtres ...

Jacques — C'était un screw, pas une police.

(BRUIT D'OUVERTURE ET DE FERMETURE DE PORTE SUIVI DU CLAQUEMENT DE DEUX GIFFLES)

Policier 1er — P'tit christ de pourri. T'es mieux d'la fermer ton enfant d'chienne de gueule.

L'ascenseur s'arrête, les portes s'ouvrent et nous traversons une vaste salle. (BRUIT DE SOULIERS FERRÉS) Une vaste salle de bureaux où des policiers travaillent. (ON ENTEND LA MÉCANIQUE DE MACHINES A ÉCRIRE ET LE CHUCHOTTEMENT DE VOIX) En passant contre l'un d'eux, je reçois un coup de pied au derrière. (RIRE EN CHOEUR) J'entre dans un petit bureau. Il n'y a qu'une simple table en bois dans un coin et deux chaises. (BRUIT DE GIFFLES) Je vois le deuxième des policiers faire signe à l'autre de se modérer.

Policier 2e — Moé j'frappe jamais personne.

(SILENCE)

Policier 2e — Y faut qu'tu m'crois.

Policier 1er — Assis-toé là.

Jacques — J'suis correct deboutt. (COUPS DU POLICIER)

Policier 1er — J't'ai dis d't'assoir là mon bâtard! (BRUIT DE CHAISES)

Policier 2e — C'est qui qui t'a r'filé l'couteau? ... Hein, c'est qui? ...

Policier 1er — Comment tu t'appelles?

(SILENCE)

Jacques — J'veux un avocat.

Policier 2e — C'est qui ton avocat?

Jacques — Mademoiselle ...

Policier 1er — Pas une christ de fendue ... Aye, aye, c'est quoi ton nom?

Policier 2e — Où est-ce que t'as pris ton couteau pis ta clé d'menottes? (COUPS ET CRIS)

(SILENCE)

Policier 2e — Ecoute, j'aime pas ça c'qui t'fait. Dis-moé donc où c'est qu't'as pris ça?

Jacques — C'est mon amoureux.

(SILENCE)

Policier 2e — C'est qui ça ton amoureux?

Je lui ai craché au visage. (COUPS TRÈS PRONONCÉS AVEC GROGNEMENTS DE RAGE)
(PAUSE)

Durant mon séjour dans mon trou, sans matelas ni couverture, j'ai fait un rêve assez extraordinaire: moi et Patate avions amené nos draps et nous nous étions construit une petite tente au milieu de la cour du pénitencier et, à l'insu de tous, nous avons réalisé à la belle étoile, drappés d'une pluie de lunes blanches, un rêve inoui.

Policier 3e — Envoye, amène-toé.

Jacques — C'est l'procès?

Policier 3e — Envoye, envoye.

J'ai dû rester là quatre jours. En entrant dans la Cour, entre deux policiers, je vois un tas de monde que je ne connais pas. (CHUCHOTTEMENTS) Une femme se lève avec un mouchoir à la main et des yeux boursofflés, rouges.

Femme — Assassin! Bâtard!

Un homme d'un certain âge, comme elle, la prend dans ses bras. (PLEURS DE LA FEMME ET CHUCHOTTEMENTS DE LA FOULE).

Policier 3e — Silence, la Cour!

Le juge entre et tout le monde se lève à part moi.
(SON: FOULE QUI SE LÈVE) Je vois les douze hommes du jury qui doivent juger de mon innocence ou de ma culpabilité. Derrière eux, d'immenses fenêtres éclairent la tristesse de l'audience. Je reconnais un ami d'enfance. (FOULE QUI SE RASSOIT)

Juge — Avez-vous un avocat?

Jacques — J'veux m'défendre moi-même.

Juge — C'est votre droit. (CHUCHOTTEMENTS)

Policier 3e — Silence, la Cour!

Avocat Cour. — Je serai bref Votre Seigneurie, Messieurs les Jurés. Je tiens en ma main droite comme vous le voyez, l'arme du crime. Une lecture du dossier de l'accusé nous permettra, pour surajouter à la preuve, de comprendre que l'accusé n'en est pas à ses premières armes.

Pendant tout le temps de mon procès, j'ai gardé silence et je n'ai pas bougé. A la fin le jury me reconnut coupable et demanda la peine maximale. Le juge m'a regardé (CHUCHOTTEMENTS) et m'a condamné à perpétuité éligible seulement après vingt-cinq ans. J'ai regardé dehors et le ciel annonçait le coucher; les policiers m'ont soutenu et un peu comme un méchant enfant blessé, j'ai laissé la vie malade soutenir ma faible force.

(JUSQU'A LA FIN, VOIX DE JACQUES QUI NOUS PARVIENT DE TRÈS LOIN)

«aimer sa mère
toute sa vie l'assassin le voyeur
le saura-t-elle jamais
une fleur pour elle les pissenlits
tirés par la racine les cheveux coupés court
toujours trop courts
le vide en son sein le lait
ce fut plus cher d'année en année
les fusils aussi

les gestes le quotidien et puis la claque
derrière la tête le faux mouvement
la tendresse de l'océan
le doigt sur l'interrupteur

tout s'éteint le jour dans les maisons abandonnées
par les siens
tiré du sommeil vite hostie l'autobus
un autre geste
le doigt sur la gachette
partout le regard
sans que les yeux bougent derrière
les barreaux
petite et belle et puis plus grande
elle tient mon père par la main
tout est immobile alors
l'image la prison
mon père
s'attarder et se confondre l'absence
plus que la mort s'éternise
en d'autres lieux»